

D'une poésie dynamique... À une poésie durable...

Claude Paradis

Number 63, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, C. (1996). D'une poésie dynamique... À une poésie durable.... *Nuit blanche*, (63), 28–31.

D'une poésie dynamique...

Par
Claude Paradis

Le dynamisme de la poésie, au Québec, a de quoi surprendre. Les recueils abondent et, même si certains nous paraissent douteux au passage, plusieurs nous rejoignent avec intensité. En outre, deux anthologies ont paru l'automne dernier, ainsi qu'un essai sur le rôle de la poésie face à la politique québécoise.

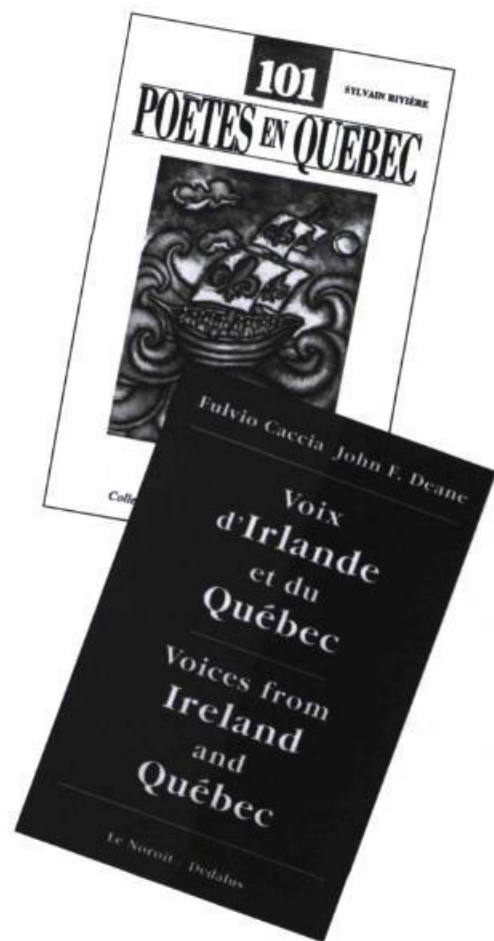
Dans *Sur la place publique*¹, Émile Roberge propose une réflexion sur le combat des Québécois pour la souveraineté et le rôle que les poètes y ont joué, ou doivent y jouer. Depuis que je m'intéresse à la poésie, je ne me souviens pas avoir lu un ouvrage aussi insipide. L'argumentation sur laquelle repose cette réflexion est dépourvue d'intelligence, empreinte de clichés et témoigne d'une incroyable fermeture d'esprit ; entre autres choses, Émile Roberge prétend imposer aux poètes des manières d'envisager le poétique : les poètes, selon l'auteur, doivent écrire une poésie « lisible par l'ensemble de la communauté » et qui « dise haut et clair *oui à la naissance du pays* », ce qui du coup condamne les explorations plus *hermétiques* de certains de nos poètes. Par ailleurs, l'argumentation manque de cohérence : par exemple, le gouvernement du Canada subventionnerait, selon lui, surtout les « maisons d'édition qui publient des ouvrages commercialement rentables (livres pratiques, etc.) », alors que nos rayons de librairie seraient encombrés, « bon an mal an, [de] ses petits livrets de poésie hermétique, subventionnés par le Conseil des arts du Canada » ! Cherchez l'erreur ! À moins

que ces ouvrages de poésie hermétique soient les livres pratiques dont parlait l'auteur...

Deux anthologies

Heureusement, les deux anthologies récemment parues font plutôt la preuve de notre ouverture d'esprit, bien que les deux ouvrages soient d'un intérêt limité. Dans l'anthologie *Voix d'Irlande et du Québec/Voices from Ireland and Québec*² les auteurs, le québécois Fulvio Caccia et l'irlandais John F. Deane, veulent témoigner d'une cohésion et d'une fraternité entre poètes de différentes cultures ; de son côté, Sylvain Rivière propose, dans *101 poètes en Québec*³, un parcours poétique qui puisse rejoindre toutes les tendances de la poésie francophone nord-américaine.

Dans *Voix d'Irlande et du Québec*, le choix que propose Fulvio Caccia de la poésie québécoise de la génération née vers 1940 me laisse songeur. D'abord, sur douze poètes, six sont du Noroît ; d'autre part, certains choix, que la préface ne justifie pas, me semblent relativement arbitraires : les noms de Paul Chanel Malenfant, Geneviève Amyot, François Charron, Robert Melançon, Renaud



Longchamps, parmi d'autres, auraient pu tout autant retenir l'attention, tout en respectant le principal critère d'admissibilité (être né après 1945). Quant à la poésie d'Irlande, la préface, encore une fois, ne nous est pas d'un grand secours, et l'on en vient à s'interroger sur les liens qui unissent peut-être tous ces poètes. Je vous suggère plutôt de consulter *Nuit blanche* no 57 (automne 1994) qui présentait un dossier beaucoup plus complet sur la poésie actuelle d'Irlande.

L'anthologie *101 poètes en Québec*, de Sylvain Rivière, est, à ma connaissance, la première qui accorde tant de place aux poètes régionaux (et régionalistes sou-vent), ce qui est un avantage certain. Mais en ouvrant ses pages à des poètes comme Roland Jomphe et Gilles Devault par exemple, Sylvain Rivière les ferme à plusieurs poètes dont on aurait cru la consécration automatique : Paul Chamberland, Roland Giguère, Gilles Hénault, Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, et même Joël DesRosiers, Robert Melançon, Élise Turcotte. On aurait souhaité que l'auteur explique ses choix dans sa préface, qui malheureusement ne véhicule que clichés et généralités sans intérêt. Par ailleurs, le titre sème la confusion : *101 poètes en Québec* donne à entendre que l'anthologie a une orientation politique ou géopolitique. Or, les poètes ne semblent pas avoir été

retenus pour leurs déclarations politiques, du moins les poèmes choisis ne permettent pas de le croire. Quoi qu'il en soit, l'anthologie de Sylvain Rivière aura au moins le mérite de faire découvrir, dans un bouquin somme toute agréable à consulter, plus de 100 poètes québécois ou néo-québécois. De plus, l'information bio-bibliographique est concise et originale, ce qui n'est pas le cas dans *Voix d'Irlande et du Québec*.

La poésie des femmes

Dans la récolte d'automne de la poésie québécoise, quatre recueils écrits par des femmes ont d'abord retenu vivement mon attention. Le dernier recueil de Paule Doyon, *Les bruits de la terre* ⁴, agréable par sa simplicité, commence ainsi :

« J'étais...
Longtemps je fus cet arbre
dont seules les feuilles respiraient.
J'écoutais
les bruits de la terre. »

D'apparence mystique au début, la thématique se mue ensuite davantage en une méditation sur le sens de la vie. Si la thématique semble être bien resserrée, je remarque tout de même que l'architecture du recueil, divisé en trois sections d'inégales longueurs, la sert plutôt mal. En effet, dans la première section, Paule Doyon trace un projet thématique qui suggère un retour aux origines qui ne s'effectuera vraisemblablement pas. Mais cette impression passée, et malgré la présence encore trop prégnante de l'anecdote dans quelques poèmes, j'ai apprécié ma lecture des *Bruits de la terre*, notamment parce que quelque chose de profond s'y révèle : « le bruit de l'âme peut-être... ».

Je suis entré avec un peu d'hésitation dans les poèmes de *La blancheur absolue* ⁵, de l'américaine Andrea Moorhead, me rappelant avoir plus ou moins apprécié son recueil *Niagara* paru aux Forges en 1988. Après les deux ou trois premiers poèmes, j'ai repris ma lecture au début, car mon hésitation était vaincue ! Simple et apaisante, l'écriture d'Andrea Moorhead m'a bouleversé et je me suis laissé habiter par cette poésie de neige et d'espace. Parce qu'elle est intense et vraie et qu'elle ne recherche pas inutilement l'éclat, cette poésie nous rejoint avec aisance et l'on est soudain surpris de s'y reconnaître :

« [...] on se lève dans l'excès de la parole.
il n'y a que le noir qui remplit
tout cet espace. »

« **SCRIPT À UNE FEMME AIMÉE**
« À Yannick R.
« Toutes les actrices belles te
[ressemblent
Tous les films amoureux
t'assemblent
Gestes, visages, regards, langage
[tendre
Formes, couleurs, fond qui tournent
[sur l'écran
De mes yeux comme il était une fois
Dans la réalisation de notre vie que
[le destin
Formate aujourd'hui
Dans la pénombre de l'oubli
Ma mémoire a tout bouffé les
[souvenirs
De nos vingt ans dans la combine de
[mon cerveau
Tout bouffé les moments de plaisirs
Que nous avons connus
De quoi nourrir ma boîte crânienne
(sic)
De récits et d'histoires
Pour pondre un scénario
Passionnant de rêve de toute
[éternité »
Paroles intimes, Frantz Mars,
Humanitas, 1995, p. 33.

« **contingents de neige
tapageurs
et véhéments**

« **les oies s'élèvent
par milliers
elles annulent
le bleu du ciel** »
La ville autour, Marcelle Roy,
Noroît/Cadex, 1995, p. 25.

« **Monologue de Pluton**
« à mon frère
« **Maintenant je n'ai plus rien.
J'ai labouré la souffrance
jusqu'à en extraire le grain.
La terre est à nouveau un désert.
Plus rien ne pousse.
Je me lève victorieux au-dessus
de mon champ de bataille.
Je savoure les ténèbres du silence.
La paix règne. Mais à quel prix.
Un silence qui ne manque de rien.
Il y a un Chant comme un ruisseau
[d'amour
sans destinée
qui danse sur un rythme de liberté.
Personne ne m'a compris
Personne n'a compris ma violence.
Peut-être l'âme des morts
[plane-t-elle
au-dessus des cadavres innocents.
Personne n'a su m'innocenter. »
Élégies du Levant, Nadine Ltaif,
Noroît, 1995, p. 58.**

Ces poèmes de neige, de pluie, d'arbres et de fleurs sont répartis en cinq sections comme autant de pauses lumineuses dans ce paysage intériorisé. Andrea Moorhead nous offre donc, avec *La blancheur absolue*, un recueil d'une belle lumière qui contraste avec la morosité de notre époque.

Avec *Élégie du Levant* ⁶, Nadine Ltaif nous convie à un peu plus de gravité, me semble-t-il. La sobriété de l'édition sert très bien l'intense voix de l'auteure. Les poèmes, en apparence si légers dans leur disposition aérée, pénètrent comme des poings les murs nombreux de nos silences. Poésie engagée (un brin féministe), poésie de révolte (contre la guerre au Liban, d'où l'auteure est originaire), l'écriture de Nadine Ltaif est un cri de l'âme pour étouffer la violence des haines, sans que l'auteure donne de réponses sur le pourquoi de ces haines :

« Si je connaissais la cause
de tant de peine
je n'aurais pas écrit. »

Nadine Ltaif nous invite à entrer dans la fragilité de la vie, où l'on ne peut que se demander : « [c] ommen t é d u q u e r a i - j e mon enfant ? ». J'avais vu, en 1993, Nadine Ltaif réciter des poèmes de son précédent recueil ; j'ai été impressionné de retrouver, dans *Élégies du Levant*, l'intensité, toute fragile, qu'apportaient la voix et la présence de l'auteure.

La gravité habite aussi *La ville autour* ⁷ de Marcelle Roy. Dans ce recueil magnifique, « l'éphémère/rejoint l'éternité » par la manière toute asiatique de la poète de s'arrêter au-dessus des choses et de se les approprier. Poésie de la brièveté et du presque silence, l'art de Marcelle Roy, tant par sa forme que par sa façon de croiser des éléments de la nature, m'a rappelé les



Marcelle Roy



Nadine Ltaif

poésies d'un Gilles Cyr, d'un Jacques Brault (qu'elle cite d'ailleurs) et d'une certaine Joëlle Abed qui, dans *Lieux du tremble* (L'âge d'homme, 1990), avait donné à la poésie un élan écologique nouveau. Dans *La ville autour*, la nature, toute florale et parfois de neige, ceinture la ville où la conscience plonge, et Marcelle Roy, avec beaucoup de finesse, nous ramène constamment à la densité de ce milieu autour duquel nous pouvons graviter.

« je ne sais
où je commence
ni où je finis
quelques broussailles
parmi les cailloux
et le désert autour »

Deux poètes d'origine haïtienne

Le troisième recueil du poète d'origine haïtienne Frantz Mars, *Paroles intimes*⁸, n'est pas une œuvre achevée ! Capable du pire comme du meilleur, Frantz Mars ne semble jamais se soucier de donner un peu d'unité à son projet. Les meilleurs passages sont ceux où le poète présente, sans intention autre que poétique, ses visions naïves (comme des peintures naïves) de la vie et de l'amour, et même de la politique, comme en témoigne le poème « Nouvelles d'Haïti » :

« Les oiseaux partent d'eux-mêmes
Les maisons tombent en ruine
Les rivières s'assèchent
Il ne pleut plus
Le soleil s'enflamme [...] »

Mais les bons passages sont moins nombreux que les mauvais, caractérisés, entre autres choses, par un mauvais emploi de la rime, une absence d'unité (tant formelle que thématique), une utilisation maladroite de l'anecdote et une conception passablement naïve de l'image poétique. Contrairement à ce qui est affirmé en quatrième de couverture, *Paroles intimes* de Frantz Mars n'est pas du tout un recueil représentatif de la poésie actuelle.

Il en est autrement du deuxième recueil de l'Haïtien Gary Klang, *Moi natif natal/Le temps du vide*⁹. Gary Klang sait insuffler à sa poésie une dimension incantatoire qui rend avec intensité l'essoufflement de l'exilé, sa quête du sol perdu. Par ailleurs, je comprends mal pourquoi l'auteur n'a pas réuni ses recueils sous un seul titre ; car, en fait, nous sommes bien en face d'un seul recueil, pourvu d'une bonne unité thématique et divisé en deux grandes sections. Le dernier poème du

Temps du vide rejoint d'ailleurs, comme une boucle, *Moi natif natal*, titre pour le moins égocentrique et peu invitant :

« Pas d'ami
Ni de cime
Rien vous dis-je
Rien que ce temps du vide

O moi natif natal ».

Cela dit, malgré que l'auteur n'ait pas été assez sélectif dans le choix de ses textes, j'ai éprouvé un réel plaisir à parcourir le territoire d'écriture que propose Gary Klang.

Bref, les feuilles d'automne ont été plutôt agréables à ramasser si je considère que seuls deux d'entre ces neuf livres m'ont véritablement agacé. Dans mon herbier de lecteur, les quatre recueils écrits par des femmes occuperont un espace de choix... **NB**

1. *Sur la place publique*, par Émile Roberge, Éditions de la Paix, Saint-Alphonse-de-Granby, 1995, 107 p. ; 14,95 \$.

2. *Voix d'Irlande et du Québec/Voices from Ireland and Québec*, édition bilingue, par Fulvio Caccia et John F. Deane, Noroît, Saint-Hippolyte/Dedalus Press, Dublin, 1995, 156 p. ; 15 \$.

3. *101 poètes en Québec*, par Sylvain Rivière, « Kébeca », Guérin, Montréal, 1995, 441 p. ; 18,95 \$.

4. *Les bruits de la terre*, par Paule Doyon, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1995, 71 p. ; 10 \$.

5. *La blancheur absolue*, par Andrea Moorhead, Écrits des Forges, Trois-Rivières/Autres Temps, Marseille, 1995, 88 p. ; 10 \$.

6. *Élégies du Levant*, par Nadine Ltaif, Noroît, Saint-Hippolyte, 1995, 61 p. ; 12 \$.

7. *La ville autour*, par Marcelle Roy, Noroît, Saint-Hippolyte, 1995, 65 p. ; 15 \$.

8. *Paroles intimes*, par Frantz Mars, Humanitas, Montréal, 1995, 98 p. ; 14,95 \$.

9. *Moi natif natal* suivi de *Le temps du vide*, par Gary Klang, Humanitas, Montréal, 1995, 112 p. ; 14,95 \$.

À une poésie dura

Par

Claude Paradis

Écrire de la poésie. S'offrir encore cette liberté de dire et de lire le monde, le vrai, celui qu'on oublie derrière les façades des jours.

Chaque poète se situe un peu par là, dans cette absence de lieu qu'est le croisement des lieux communs. Tous n'y sont pas avec la même intensité, certains même y oublient d'être poètes... Si nos lectures apparaissent d'humeur inégale, il faut savoir reconnaître que ce ne sont pas toujours les lecteurs qui en sont la cause, mais les auteurs eux-mêmes et les éditeurs qui en cautionnent les livres.

Pierre DesRuisseaux est de ceux qui cherchent à nommer le territoire balisé. À Agua Verde comme à Kanehsatake et ailleurs, le poète veut inscrire, par son recueil *Noms composés*¹, le durable dans la simplicité des jours. Cette poésie s'est

dépouillée au fil des ans et l'auteur semble s'être nettement tourné vers une mystique de la quotidienneté. Mais cette simplicité aux élans tendres et profonds : « que la terre taillée n'est rien d'autre/que des combinaisons de noms », voilà qu'elle s'enlise parfois dans une attention superflue à la banalité. Ainsi, *Noms composés* m'a plutôt déçu puisque le poète n'a pas, à mon avis, vraiment su contenir son goût de la simplicité, qu'il s'est laissé entraîner vers une conception un peu douteuse de la poésie. « La poésie c'est un loa/haïtien qui fait toujours/de beaux rêves. » Sur ce, j'invite à lire attentivement la quatrième de couverture de *Noms composés*, où s'étale un commentaire tout à fait abscons sur le

projet de l'auteur : les sceptiques seront confondus !

Sous le beau titre *La Peau fragile du ciel*², Bernard Pozier présente un treizième recueil solo, ou un vingt-neuvième ouvrage en comptant ceux qu'il a dirigés ou auxquels il a collaboré, indiqués à la fin du livre. Autant le dire tout de suite, hors cette information, le recueil n'apporte rien ! Des cinq sections qui le composent, seule la cinquième, « Maritime », présente un certain intérêt, encore que le dernier poème soit des plus ordinaires... On trouvera dans le recueil nombre de poèmes de circonstance, dont certains m'ont semblé carrément insipides (ceux qui évoquent Nelligan ou Godin). L'écriture de Bernard Pozier, prosaïque, apparaît trop souvent simpliste et les images, d'un ludisme souvent facile, ne provoquent aucune heureuse surprise. À noter que ce recueil, que j'ai trouvé sans intérêt, est paru en co-édition avec deux éditeurs européens...

Des surprises, la poésie de Clarisse Tremblay m'en a procuré ! Avec *Malgré la vieillesse du soleil*³, je me suis senti d'emblée en pays de connaissance : tout respirait la poésie

telle que je l'espère chaque fois que j'entreprends la lecture d'un recueil... Pourtant, j'ai rapidement compris que rien ici ne m'était tout à fait familier : ni la thématique (intériorité de la famille, voire presque de la mère-fille) ni même le style ! L'écriture de Clarisse Tremblay, avec une maturité exemplaire, m'a amené ailleurs, dans des lieux d'écriture où je ne vais pas avec naturel et où fort peu d'auteurs savent m'introduire. Entre les paroles de l'enfance et les expressions de tous les jours (et de toujours), entre les éclairs de poésie (les paraphrases de Nelligan, Rimbaud, Grandbois, Giguère...) et les éclats de son âme, toujours Clarisse Tremblay réussit à toucher son lecteur tout en contenant son élan de façon à ne pas se laisser emporter comme le font certains poètes lorsqu'ils abordent les thèmes de l'enfance et des origines. Non, en tout temps, cette poésie reste sobre... Mais, étrangement, cette sobriété dans l'écriture, on se rend compte qu'elle s'acquiert au fil du recueil : plus on avance dans la lecture, plus l'écriture semble se dépouiller, comme si la poésie se libérait des voiles de l'enfance. Nous partons des profondeurs de la nuit et de l'enfance pour aboutir au « chant du monde » et à la limpidité du soleil (même s'il se montre « vieillissant »...). Ainsi, la construction du recueil (son architecture) nous

« D'un million de discours tu es cousu pareil à un papier carbone vois ! sous tes poèmes trop propres il n'y a ni pour ni contre que dire à qui n'a jamais vécu ? Excuse-moi, je suis si peu de choses. »

Noms composés, Pierre DesRuisseaux, Triptyque, 1995, p. 88.

« ÉCLAIRS D'HIVER

[...]

« ébloui par une telle blancheur déchirant sans cesse les gris les bleus les verts et les vents l'œil naufragé s'étonne et s'égare ne sachant distinguer les sirènes des

[méduses

les fossiles des fruits de mer

l'âge des coquillages

ni le plancton des saisons »

La peau fragile du ciel, Bernard Pozier, Écrits des Forges/L'Arbre à Paroles/PHI, 1995, p. 97.

« Les âges se confondent pour former un magma de vagues souterraines qui me bercent. Je suis de terre et d'eau, glaçon à sucer l'hiver, gâteau de boue le printemps. Le monde tourne autour de mon jardin. Je suis la reine des petits pois que j'écosse et mange sans permission. L'an prochain, il n'y en aura plus. C'est bon pour moi, je n'avais qu'à attendre la soupe en rang d'oignons. »

Malgré la vieillesse du soleil, Clarisse Tremblay, Écrits des Forges, 1995, p. 54.

« [...] la vie par rayons alternés d'ombres sur la feuille instantanément recréée à partir de rien la pointe de lumière ne permettant pas de relire toute la page un œil se fait dans le pain des jours aléatoire et préhistorique autant que l'air du matin sous la couverture le feu se noie lentement veillant de sa propre mort novembre à son faite ».

Malgré la vieillesse du soleil, Clarisse Tremblay, Écrits des Forges, 1995, p. 16.

« On dit que le jour est une feuille tombée de la nuit. L'horizon, une semence. Quelqu'un cherche une façon d'atteindre l'oubli. Entendre ou voir ce qui se tait, remplir ou creuser le vide. Même le temps veut rejoindre son ombre. La mémoire aussi traverse un désert. Le ciel et la mer ressemblent à des objets brisés depuis que l'éloignement encadre les choses, éveille ce monde. »

L'éloignement, David Cantin, Noroît, 1995, p. 9.

dévoile graduellement la clarté intérieure de l'auteure. Aussi ai-je adoré *Malgré la vieillesse du soleil* de Clarisse Tremblay. Simple, sobre et accompli, ce recueil est de ceux dont on sait, en les rangeant, qu'on y reviendra avec toujours le même plaisir.

Les lieux du poème sont donc fort heureusement encore possibles. C'est aussi ce que m'a laissé croire la poésie de David Cantin, qui signe, avec *L'éloignement*⁴, une première œuvre de poésie des plus remarquables. Ici, l'espace est un tout, « l'âme est une ombre intérieure/que l'on cherche » et « [u] ne frontière devient cet espace oublié/entre chaque maison » : en toute chose, le poète nous rapproche du monde. Écriture en vers, écriture en prose, les poèmes de David Cantin effleurent souvent la densité de l'aphorisme ; toujours ils touchent à la dignité de la poésie. Le recueil est divisé en trois sections de chacune 15 poèmes en vers et 3 poèmes en prose, auxquelles s'ajoute un poème liminaire, en prose également. Cette régularité dans le nombre des poèmes va de pair avec l'unité thématique que je vais résumer en une méditation de l'espace, d'une distance entre soi et l'univers. « Oublie ce que l'immobile peut contenir. Il est d'abord un vase de silence. » Texte mystique, écriture dépouillée, *L'éloignement* de David Cantin est un recueil à savourer, et son auteur est un poète dont on entendra sûrement parler bientôt. **NE**

1. *Noms composés*, par Pierre DesRuisseaux, Triptyque, Montréal, 1995, 101 p. ; 16 \$.

2. *La Peau fragile du ciel*, par Bernard Pozier, Écrits des Forges, Trois-Rivières/L'Arbre à Paroles, Echternach/Phi, Amay, 1995, 100 p. ; 10 \$.

3. *Malgré la vieillesse du soleil*, par Clarisse Tremblay, Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1995, 112 p. ; 10 \$.

4. *L'éloignement*, par David Cantin, Le Noroît, Saint-Hippolyte, 1995, 76 p. ; 10 \$.